

LISONS EN FRANÇAIS

ЧИТАЕМ ПО-ФРАНЦУЗСКИ

**СБОРНИК ТЕКСТОВ ДЛЯ
ВНЕАУДИТОРНОГО ЧТЕНИЯ**

**для студентов начального этапа обучения
направления подготовки 45.03.02 - *Лингвистика*
Дисциплина: Практический курс первого и второго
иностранного языка**

Составитель: М.В. Митина

**Нижний Новгород
2015**

ПРЕДИСЛОВИЕ

Сборник является частью комплекса учебных материалов для преподавателей и студентов факультета романо-германских языков ФГБОУ ВПО «НГЛУ».

Сборник содержит отрывки из художественных текстов, предназначенные для внеаудиторного чтения, расположенные по степени возрастания сложности языкового и грамматического материала.

Сборник предназначен для начального этапа обучения.

LE VENT

C'est un matin d'automne. Une petite fille va à l'école.

- Hou-hou! - dit le vent. - Je t'attends! Il attrape¹ le chapeau rouge de la fillette et l'emporte haut, très haut dans le ciel.

- Reviens! - crie la fillette. - Reviens!

Mais le chapeau monte de plus en plus haut dans le ciel.

- Au revoir, au revoir! – dit le chapeau à la petite fille.

Ce matin-là, un petit garçon va aussi à l'école. Il porte un ballon rouge.

- Hou-hou! - dit le vent. - Je t'attends !

Il attrape le ballon du petit garçon et l'emporte très haut, toujours plus haut dans le ciel.

A ce moment-là passe une dame qui va au magasin. Elle porte un joli parapluie jaune.

- Hou-hou! - dit le vent. - Je vous attends.

Il attrape le parapluie de la dame et il l'emporte très haut, toujours plus haut dans le ciel...

Un monsieur arrive. Il va au bureau et attend l'autobus.

- Hou-hou! - dit le vent. - Je vous attends. - Il attrape le journal du monsieur, il l'emporte très haut, toujours plus haut dans le ciel...

Dans le ciel, le chapeau rouge, le ballon rouge, le parapluie jaune volent au-dessus des maisons... Mais voilà que le vent ne souffle plus. Alors le chapeau, le ballon, le parapluie et le journal descendent².

- Oh! Nous vous attendons! - disent la petite fille, le garçon, la dame et le monsieur.

La petite fille ramasse son chapeau, le remet sur sa tête et dit:

- Je suis très en retard³, ne t'envole plus⁴, s'il te plaît.

Le petit garçon ramasse vite son ballon, il le prend à deux mains et dit:

- Je suis en retard, ne t'envole plus, s'il te plaît.

La dame ramasse son parapluie, le met sous son bras et dit:

- Je suis un peu en retard, ne t'envole plus, s'il te plaît.

Le monsieur ramasse son journal, il le met dans sa poche et dit:

- Moi, je ne suis pas en retard, mais ne t'envole plus, s'il te plaît.

La petite fille et le petit garçon vont à l'école, la dame entre dans un magasin et le monsieur va attendre son autobus pour aller au bureau. Et le vent? Au-dessus des maisons, il rit, il joue avec les nuages.

D'après «Lectures enfantines»

Notes

¹il attrape – он хватает

²(ils) descendent – (они) спускаются

³je suis en retard – я опаздываю

⁴ne t'envole plus – не улетай больше

LA PETITE SOURIS ET SES AMIS

Vous voyez cette petite souris? Elle a cinq ans. Elle habite avec ses parents une maison sous la terre. La petite souris n'est jamais sortie de chez elle. Elle n'a pas d'amis. C'est bien triste, n'est-ce pas? Mais voilà qu'un jour, la souris passe par un long tunnel et sort sa tête du trou¹. Quelques minutes elle ne voit rien. Elle a peur. Mais elle lève la tête et ouvre les yeux encore une fois... Alors, dans le ciel bleu la petite souris voit un grand ballon jaune.

- Bonjour, qui es-tu? - demande la souris. - Je ne t'ai jamais vu.

- Je suis le soleil.

- Alors, c'est toi, qui me fais mal aux yeux?- Oui, c'est moi, parce que je brille.

- Tu es très beau. Raconte-moi encore qui tu es.

- Je suis le soleil. Je réchauffe la terre. C'est moi qui fais la lumière.

- Tu brilles toujours?

-Non. Chaque soir je me couche et alors la lune vient à ma place.

- Alors, le jour tu es seul dans le ciel?

- Non. Il y a des nuages.

- Montre moi un nuage.

- Me voici, dit le nuage. Je me promène dans le ciel. Je suis blanc ou gris le jour et noir la nuit.

- Que sais-tu faire?

- Je sais faire la pluie. Regarde!

Le vent commence à souffler. Le nuage devient gris. Qu'il est grand! Une goutte d'eau tombe sur le nez de la souris. Encore une... Il pleut... il pleut partout.

- Montre-moi encore quelque chose, - demande la souris.

- Bon, - répond le nuage. - Vent, aide-moi!

Le vent commence à souffler plus fort sur la pluie. La pluie devient blanche. Voici la neige. Elle est belle, mais froide. La souris a froid, elle se cache dans son trou.

- Ne souffle plus, - dit le nuage au vent.

Quand la souris relève la tête, elle voit près d'elle une fleur rose.

- D'ou viens-tu? - demande la souris.

- Je suis une fleur. Le soleil et la pluie sont mes amis. Ils m'ont aidée à pousser.

- Que tu es belle! Je veux jouer avec toi.

- C'est déjà la nuit. On ne joue pas la nuit.

- Qui est la nuit? - demande la souris.

- C'est moi, - répond une voix.

- Oh, tu es toute noire!

- Pourquoi me réveilles-tu? Mes amies, la lune et les étoiles, ne me réveillent jamais.

- Ah, .que je veux voir la lune et les étoiles, - dit la petite souris. - Montre-les moi!

- Ferme les yeux. Je compte jusqu'à trois.

- Me voilà, - dit la lune. - Je me lève le soir, et je me couche le matin.

- Et ces petites lumières, qu'est-ce que c'est? Des morceaux de lune?

- Non, ce sont des étoiles, - répond la lune. – Elles brillent dans la nuit comme les yeux d'un chat.

- Vous parlez de moi, - dit la nuit. - J'aime quand on parle de moi. Je suis si belle...

-Ne l'écoute pas,-dit la lune à la souris. -Elle est noire et ne brille pas...

- Oh! - s'écrie la souris. - La nuit est belle et la lune est belle aussi. J'aime les étoiles qui brillent dans le ciel. Et toi, fleur, tu es belle aussi. Toi, soleil, tu réchauffes la terre et tu fais de la lumière. Je vous aime tous! Vous êtes tous mes amis!

- Nous aussi, nous t'aimons, petite souris, - répond le soleil. - Mes amis, donnons des cadeaux à la souris!

- Oui, oui, oui, - répondent les amis du soleil. – Quelle bonne idée!

On met les cadeaux dans un grand sac: un petit morceau de soleil et un morceau de lune, une goutte de pluie, un flocon de neige, un morceau de nuage, un pétale de fleur, un morceau de nuit et une toute petite étoile.

La souris dit merci à ses amis. Elle sort de son trou et met le sac sur son dos. La petite souris marche derrière le soleil.

- Je veux voir les forêts, les champs, les villages, - dit-elle.

D'après *E. Delessort*, «*Comment la souris reçoit une pierre sur la tête et découvre le monde*»

Note

'(un)trou-дырка

LE BALLON ROUGE

I

Le petit Pascal n'a ni frère ni soeur et il est triste d'être seul à la maison.

Un jour, il apporte un chat perdu, une autre fois il vient avec un chien qui n'a pas de maître. Mais sa maman dit toujours que les bêtes sont sales. Et Pascal reste toujours seul et regarde tristement le plancher bien ciré de l'appartement.

Un matin, sur le chemin de l'école, il a vu, attaché à un arbre, un beau ballon rouge.

Pascal a mis son cartable par terre, a grimpé sur l'arbre, a pris le ballon et a couru avec lui vers l'arrêt d'autobus. Quand l'autobus est arrivé le receveur¹ a dit:

— Ceux qui² ont des chiens vont à pied, ceux qui ont des valises prennent le taxi, ceux qui ont des ballons lâchent³ leurs ballons.

Notes

¹ receveur *m* — кондуктор

² ceux qui — те, кто

³ (ils) lâchent — (они) выпускают

II

Mais Pascal ne veut pas lâcher son ballon. Le receveur tire la sonnette et l'autobus part sans lui. Et Pascal va à l'école à pied.

Quand Pascal arrive, il trouve la porte de l'école fermée.

Arriver en retard et avec un ballon, on n'a jamais vu ça.

Alors Pascal a l'idée de donner son ballon au concierge¹. Et comme c'est la première fois qu'il arrive en retard, on ne dit rien à Pascal.

Après l'école, il entre chez le concierge, prend son ballon, remercie le concierge et sort dans la rue. Mais il pleut. Il faut rentrer à pied parce que le receveur de l'autobus a dit le matin que ceux qui ont des ballons lâchent leurs ballons. Et Pascal ne veut pas lâcher son ballon mais il ne veut pas non plus mouiller² son ballon.

Alors il voit un monsieur qui a un parapluie. Il cache le ballon sous le parapluie et ainsi de parapluie en parapluie il arrive chez lui.

Notes

¹ concierge *m* — привратник

² mouiller – мочить

III

Maman est mécontente. Pascal est en retard. Quand il rentre enfin, maman comprend que c'est à cause du ballon qu'il arrive en retard. Alors elle prend le ballon, ouvre la fenêtre et jette le ballon dehors¹. Mais le ballon de Pascal reste devant la fenêtre. Pascal et le ballon se regardent. Pascal est surpris² mais il sait qu'un ami peut faire pour vous beaucoup de choses. Et si c'est un ballon, il ne s'envole pas. Pascal ouvre la fenêtre, prend le ballon et va cacher son ballon dans sa chambre.

Le matin, avant de partir pour l'école, Pascal ouvre la fenêtre à son ballon. Il prend son cartable, embrasse sa maman et descend les escaliers.

Dans la rue, il crie:

— Ballon! Ballon!

Le ballon vole vers lui. Et le ballon commence à voler derrière Pascal sans être attaché comme un chien qui va derrière son maître.

Pascal et son ballon arrivent à l'arrêt d'autobus. Le garçon n'a pas oublié le receveur et il ne prend pas le ballon avec lui dans l'autobus. Il prend son autobus et alors on voit dans les rues de Paris une chose extraordinaire: un ballon qui vole derrière un autobus!

Notes

¹ dehors — на улице

² être surpris — быть удивленным

IV

Pascal est arrivé à l'école mais il ne sait que faire avec le ballon qui vole toujours. C'est la sonnerie, il est temps d'aller dans la cour. Pascal se met en rang devant la porte de l'école et tout à coup il voit son ballon. Il s'est mis en rang aussi derrière les enfants. Le maître est très surpris de voir un nouvel élève. Mais quand le ballon veut entrer dans la classe, les enfants commencent à rire et à crier. Alors le directeur de l'école vient. Il voit le ballon et veut mettre le nouvel élève à la porte. Mais le ballon s'envole, il est si haut que monsieur le directeur ne peut rien faire. Il prend Pascal par le bras et va avec lui dans le bureau. Le ballon sort aussi de la classe.

Monsieur le directeur enferme Pascal dans son bureau et met la clé dans sa poche. Il pense: «Le ballon reste près de la porte, peut être tranquille.» Mais quand il sort dans la rue, il voit que le ballon vole derrière lui. Tout le monde voit le directeur s'amuser, ce n'est pas sérieux. «Que faire?» pense le pauvre homme. Il revient à l'école, ouvre la porte de son bureau et dit à Pascal de rentrer chez lui.

Un jour Pascal a eu faim. Il est entré dans une pâtisserie' mais avant d'entrer il a dit au ballon:

— Ballon, sois sage!² Ne t'envole pas!

Quand Pascal est sorti de la pâtisserie, il n'a pas vu son ballon.

Et le ballon? Oh, il se promène au soleil et ne voit pas les mauvais garçons qui sautent sur le ballon et courent avec lui. Pauvre ballon, qu'est-ce qu'ils font avec toi? Oh, les mauvais garçons, les mauvais garçons! Ils prennent une grosse corde et attachent le ballon rouge.

— Ce ballon est magique, il faut le dresser, le montrer au cirque, disent-ils.

Pascal cherche son ballon, il crie, il appelle:

— Ballon! Ballon, où es-tu, viens ici, sois sage! Ballon! Ballon!

Tout à coup, il lève la tête et voit derrière le mur son ballon qui tire sa grosse corde. Pascal appelle le ballon et le ballon vole vers lui. Le garçon dénoue³ la corde et ils courent ensemble. Pascal court aussi vite qu'il peut. Il veut se cacher mais les mauvais garçons voient le ballon rouge et courent derrière Pascal.

Notes

¹ pâtisserie *f* – кондитерская

² Sois sage ! – Веди себя хорошо!

³ la garçon dénoue – мальчик развязывает

VI

Pascal court encore plus vite. Mais tout à coup, il voit qu'il est cerné¹. Les garçons attaquent Pascal. Le ballon ne veut pas quitter son ami, il vole vers lui.

— Ballon, ballon, va-t'en², ballon, va-t'en, crie Pascal. Mais le ballon ne veut pas quitter son ami quand on l'attaque. C'est ainsi qu'une pierre a crevé le ballon³. Pascal pleure son ballon. Mais quand il lève la tête vers le ciel, il voit une chose extraordinaire. Il voit beaucoup de ballons de toutes les couleurs qui volent vers lui. Ils descendent et dansent autour de Pascal. Ils se prennent par leurs ficelles⁴, ils enlèvent⁵ Pascal. C'est ainsi que le garçon commence son voyage autour de la Terre.

D'après A. Lamorisse

Notes

¹ il est cerné – он окружен

² va-t'en! – уходи!

³ C'est ainsi qu'une pierre a crevé le ballon – В это время камень порвал шар.

⁴ ficelle *f* – веревка

⁵ ils enlèvent – они забирают с собой

LES DEUX ETOILES

Ce village est tout près du ciel. On peut toucher le soleil, la lune, les nuages de la main. Le matin, les mamans décrochent¹ les étoiles et les donnent aux enfants pour jouer. C'est si amusant de jouer avec les étoiles qui brillent au soleil. Le soir, quand les enfants sont fatigués, les mamans remettent les étoiles à leurs places dans le ciel.

La petite Nanda est aveugle². Elle ne joue ni à cache-cache ni à saute-mouton avec les enfants. Elle reste assise à terre avec deux étoiles dans ses mains. Nanda ne peut pas les voir mais elle parle à ses deux petites amies, elle leur chante. Quand maman vient reprendre les étoiles, la fillette dit:

- Bonsoir, mes amies!

- A demain! - répondent l'une et l'autre.

Un jour, Nanda est triste, elle ne parle pas à ses amies. Les deux petites étoiles pensent qu'elle dort. Elles sautent par terre. Mais Nanda ne dort pas. Elle commence à chercher les étoiles autour d'elle, mais ne les trouve pas.

A ce moment, la mère de Nanda arrive et voit que la fillette pleure.

- Nanda, mon enfant, pourquoi pleures-tu?

- Oh, maman! Mes étoiles, mes deux petites amies sont parties.

Maman cherche les étoiles de Nanda mais ne les trouve pas non plus.

Il est temps de remettre les étoiles dans le ciel. Mais où sont les étoiles de Nanda? Qu'ont-elles fait? Nanda est encore plus triste. La nuit tombe. La lune et les étoiles brillent dans le ciel. Seules les étoiles de Nanda ne sont pas à leurs places.

Le village dort maintenant dans la nuit chaude. Nanda et sa maman dorment dans leur maison. Dans le coin de la cour, il y a un grand arbre. Qu'est-ce qui brille dans ses feuilles? Une petite étoile se montre, puis une autre. Elles sautent de l'arbre par terre.

- Il faut nous laver, - dit l'une.

- Oui, nous devons être propres, - répond l'autre. Les étoiles volent vers une petite rivière et se jettent dans l'eau. Elles nagent, elles se lavent. Puis elles restent au bord de la rivière et regardent leurs soeurs qui brillent là-haut dans le ciel.

- Il est temps, - dit l'une.

- Oui, - répond l'autre.

Les étoiles se dirigent vers la maison de Nanda, s'arrêtent devant la porte et saluent encore une fois leurs soeurs. Puis elles entrent dans la maison et volent vers Nanda. La fillette dort. Les étoiles sont un peu tristes, elles se regardent.

- J'aime bien Nanda, - dit l'une.

- Moi aussi, - répond l'autre.

Les petites étoiles s'approchent du visage de la fillette... Voici le jour.
Nanda se réveille et...

- Maman, maman, - crie-t-elle. - Je vois, je vois! Je vois les murs, je vois mes jouets, ma poupée.

La maman accourt. Elle ne comprend rien.

- Maman! Je te vois! Que tu es belle!

Nanda voit! Sa maman pleure, elle pleure de joie.

- Oh, ma petite, ma petite...

La mère prend Nanda dans ses bras.

- Ma petite, que tes yeux brillent!

- Mais oui, ils brillent comme deux étoiles!

D'après le conte d'A. Clair, «*Les deux étoiles*»

Notes

¹(elles) décrochent - (они) отцепляют

²aveugle - слепая

QUI A LE COEUR COURAGEUX

Quand c'était ? ... Il y a longtemps ! Il y avait un chien qui vivait dans la taïga. Vivait tout seul, sans personne. Bon... Bon? Non, pas bon du tout. Vivre seul, c'est mal. On s'ennuie¹ à vivre seul. Voilà le chien qui s'en va chercher un ami. Bon.

Trouver un ami, c'est difficile. Trouver un véritable ami c'est très difficile. Le chien s'en va dans la taïga. Il cherche. Longtemps, pas longtemps? On ne sait pas. Puis, il rencontre le lièvre. Le chien dit au lièvre:

—J'ai quelque chose à te dire. M'écouteras-tu?

Le lièvre répond:

—Parle!

—Je m'ennuie tout seul. Si tu veux, on va vivre ensemble. Si tu veux, on va être amis, toi et moi.

Le lièvre répond:

—Je veux bien. Et ils s'en vont ensemble. Dans la maison du lièvre ils s'en vont vivre. Bon.

La nuit, le lièvre et le chien dorment. Puis il y a un bruit dans la taïga. Peut-être le vent qui se promène, on ne sait pas. Le chien entend le bruit, se met à aboyer². Le lièvre dit alors au chien :

—Tais-toi! N'aboie pas! Si tu aboies, le loup va t'entendre. Il va venir. Il va nous manger. Tais-toi !

Le chien entend ces mots. Il se dit: «Le lièvre a un coeur peureux. Ce n'est pas un bon ami pour moi. Je veux un ami avec un coeur courageux. Le loup doit avoir un coeur courageux. Je vais prendre le loup pour ami.» Bon.

Et le chien s'en va. Il s'en va dans la tige chercher le loup. Il rencontre le loup, il lui dit:

—Veux-tu qu'on habite ensemble? Veux-tu qu'on devienne amis?

Le loup répond:

—Je veux bien. Et ils s'en vont ensemble. Dans la maison du loup, ils s'en vont. Bon.

Bon? ... La nuit, le chien entend du bruit dans la taïga et il se met à aboyer. Le loup lui dit:

—Tais-toi ! Si tu aboies. L'ours va t'entendre. Il va venir, il va nous manger. Tais-toi.

Le chien entend ces mots. Il pense: «Le loup a un coeur peureux. Ce n'est pas un bon ami pour moi. L'ours doit avoir un coeur courageux. Je vais aller chercher l'ours pour qu'il soit mon ami.» Bon.

Et le chien s'en va dans la taïga. Il s'en va chercher l'ours. Il le rencontre, il lui dit:

—Si tu veux, on va devenir amis, tous les deux. Si tu veux, on va habiter ensemble, toi et moi.

L'ours répond:

—Bon. Et ils s'en vont dans la maison de l'ours. Ils s'en vont vivre ensemble. Bon.

Bon? ... Peut-être pas. La nuit, le chien se met à aboyer. Il a entendu du bruit dans la tige. Peut-être le printemps qui arrive et qui fait craquer la glace sur la rivière³. On ne sait pas. Le chien aboie, l'ours lui dit:

—Tais-toi! Si tu aboies comme ça, l'homme va venir, il va nous tuer. Il a un fusil, l'homme! Tais-toi ...

Le chien écoute ça. Et il se dit encore: «Le lièvre a un coeur peureux. Il a un coeur qui tremble. Bon ... Mais le loup aussi a un coeur qui tremble. Il a aussi un coeur de lièvre. Ce ne sont pas de bons amis pour moi. Je veux un ami courageux, un ami qui a un coeur qui ne tremble pas. L'homme doit avoir un coeur qui ne tremble pas. Je vais prendre l'homme pour ami.» Bon ... Et le chien s'en va. Dans la taïga il s'en va chercher l'homme. Il le cherche, il le cherche. Peut-être longtemps et peut-être pas longtemps. On ne sait pas. Puis il rencontre l'homme. Il le rencontre dans la taïga où l'homme est venu chasser. Le chien dit à l'homme:

— Ce que j'ai à te dire, l'écouteras-tu?

— Dis quand même! répond l'homme.

Le chien lui dit:

— Voici ce que j'ai à te dire. Vivre seul, ça m'ennuie. Si tu veux, je vais vivre avec toi, je vais chasser avec toi. Si veux, nous serons amis, toi et moi.

L'homme répond:

—D'accord! Et ils s'en vont, vivre ensemble. Bon...

La nuit vient. L'homme se couche, s'endort. Puis il y a un bruit dans la taïga. Peut-être une branche sèche qui craque, peut-être un chasseur égaré⁴ qui appelle à l'aide. On ne peut savoir. Le chien entend du bruit, se met à aboyer. L'homme se réveille, dit au chien:

—Tu as entendu quelque chose? Alors aboie plus fort, mon chien! Si c'est une mauvaise pensée qui rode⁵, fais-lui peur! Et si c'est un homme égaré, guide-le de ta voix. Aboie plus fort, mon chien! ... Bon.

Bon? ... Oui! Tout à fait bon. Le chien écoute ce que dit l'homme et il pense: «L'homme n'a peur de rien. L'homme a le coeur courageux. C'est un très bon ami pour moi. Je vais rester avec lui. »

Et le chien est resté avec l'homme, il est resté dans la maison de l'homme. Il y est encore. C'est bon ! Bon...

D'après *Les contes pour les enfants*

Notes

¹ on s'ennuie – скучно

² aboyer – лаять

³ le printemps ... qui fait craquer la glace sur la rivière – весна ..., которая заставляет трещать лед на реке

⁴ un chasseur égaré – заблудившийся охотник

⁵ si c'est une mauvaise pensée qui rode – а если бродит чья-то злая мысль

L'ENQUETE¹ DE GRAND CHEF

I

Deux garçons, Dominique et Noel, élèves d'une école de Paris, ont fait la connaissance d'un aveugle² qui venait vendre des brosses devant la porte de leur école. Dominique avait un ami Ali, qui n'allait pas à l'école et travaillait dans un restaurant.

Ce jour-là, les enfants sont sortis de l'école et ont vu l'aveugle à sa place, sur le banc.

— Bonsoir, monsieur, a dit Noel.

— Bonsoir, Noel. Vous partez déjà? Quelle heure est-il donc?

— Quatre heures et demie, monsieur. Nous sortons toujours à 4 heures et demie.

Ali est venu comme toujours à la rencontre de Dominique.

Les enfants regardaient les brosses de l'aveugle.

— C'est moi qui les fais, a dit l'aveugle. J'en ai de différentes: pour les vêtements, pour les chaussures, pour les dents ...

A ce moment, les garçons ont entendu des chiens qui couraient après un chat. Le chien de l'aveugle a couru après eux. Son maître l'a appelé:

— Spoutnik ! Spoutnik! Mais le chien était déjà loin.

— Il ne reviendra plus maintenant, a dit l'aveugle. Mais cela ne fait rien, avec ma canne blanche je n'ai pas peur. Il s'est levé.

— Allez! Bonsoir, les enfants!

— Nous allons vous accompagner, monsieur.

— Mais non, merci, j'habite tout près d'ici.

— Où habitez-vous?

— J'habite au 166 du quai Louis-Blériot.

Le 166 était une maison neuve avec une très belle porte.

— Et voilà! Je suis arrivé chez moi. Merci, les enfants. Rentrez vite chez vous. Bonsoir, Noël!

Puis il est entré dans la maison. La concierge lui a demandé:

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur?

— Pardon, madame, est-ce que je suis ici au numéro 74?

— Oh, mais non! Vous êtes très loin, mon pauvre monsieur. Vous êtes ici au 166!

— Alors on m'a indiqué une mauvaise direction. Excusez-moi. Et il est parti.

Notes

¹ enquête *f* — расследование

² aveugle *m* — слепой

II

Le lendemain, Ali a dit à ses camarades:

— J'ai une idée. Nous devons trouver un autre chien pour l'aveugle. Mais

Dominique a répondu:

— Il l'a retrouvé, son chien. Ou bien on lui en a donné un autre.

— Bien sûr, a dit Ali. C'est le gouvernement qui leur donne des chiens!

— Tu penses? a dit Noel.

— Mais oui! Tu verras.

L'aveugle arrivait juste à ce moment.

— Le voilà! Il n'a pas de chien, a remarqué Dominique.

— Bonjour, monsieur, a dit Noel.

— Tiens! C'est toi, Noel. Bonjour!

Il s'est assis sur le banc et il a dit:

— Je pensais que les classes commençaient à huit heures et demie.

— Non, monsieur, dans notre école, elles commencent à neuf heures.

— Dites, votre chien n'est pas revenu? a demandé Noel.

— Non.

— Mais le gouvernement va vous en donner un autre? a dit Dominique.

— Quoi? Vous pensez que le gouvernement nous donne des chiens? Il a beaucoup d'autres choses à faire!

A ce moment, on a sonné et les enfants sont partis.

Le lendemain, les enfants ont trouvé un chien, mais l'aveugle n'était pas sur son banc. Ils sont allés chez lui. Arrivés au 166 quai Louis-Bleriot, ils ont demandé à la concierge où habitait l'aveugle.

— Il n'y a pas d'aveugle dans la maison.

— Mais nous l'avons accompagné jusqu'ici. Il a une barbe¹ noire et des lunettes².

— Ah, oui, je me rappelle. Il m'a demandé si c'était ici numéro 74. Il habite sans doute au 74.

— Il nous' a dit qu'il habitait au 166, maintenant c'est le 74. Qu'est-ce que cela veut dire? a remarqué Noel.

— C'est étrange!³ Pourquoi est-ce qu'il nous a trompés? a dit Dominique.

— Demain, si l'aveugle revient, nous ne dirons rien. Et le soir quand il partira, nous le suivrons, comme ça nous saurons où il habite, a proposé Dominique.

Notes

¹ barbe *f* — борода

² lunettes *f pl* — очки

³ C'est étrange! — Это странно!

III

A quatre heures et demie, l'aveugle était assis sur son banc. Les enfants lui ont dit au revoir et ils se sont arrêtés à cinquante mètres de l'école, devant un magasin. L'aveugle est passé près d'eux. Un peu plus loin l'aveugle s'est retourné. Les enfants se sont cachés. Il n'y avait personne sur les trottoirs. Alors l'aveugle a enlevé¹ sa barbe et ses lunettes. Puis il est monté dans un autobus. L'aveugle n'était pas aveugle ...

— Mais alors que vient-il faire à la porte de l'école? Est-ce que c'est un bandit? pensaient les enfants.

— Qui aura le courage d'observer avec moi la conduite² de cet homme après les classes? a demandé Dominique.

— Moi, je serai avec toi, a dit Noel.

Notes

¹ (il) a enlevé — (он) снял

² qui aura le courage d'observer avec moi la conduite — у кого хватит смелости следить за поведением.

IV

Ali est venu comme toujours à la rencontre de Dominique et ils sont partis ensemble.

A ce moment un homme s'est approché de Noel.

— Noel de Saint-Aigle?

— Oui, monsieur.

— Je suis un ami de votre père. Je travaille à la rédaction de son journal. Il m'a invité à dîner chez lui, ce soir, avec ces messieurs. Votre père m'a demandé de vous prendre en passant¹.

Il montrait une voiture noire, deux hommes s'y trouvaient.

— Ah, bon! Je vous remercie, monsieur.

Ils ont marché ensemble jusqu'à la voiture. L'homme a ouvert la portière arrière. Noel s'est assis à côté d'un homme, grand et massif, qui cachait son visage entre ses mains.

L'auto est partie aussitôt.

Un peu plus loin, l'homme a saisi Noel et il a placé une main sur sa bouche.

En même temps il disait d'une voix qui voulait être douce:

— N'aie pas peur², petit, on ne te fera pas de mal. C'était son ami l'aveugle.

Notes

¹ en passant — по пути

² n'aie pas peur — не бойся

V

Les bandits ont demandé au père de Noel cent mille francs pour lui rendre son fils.

Le père de Noel a prévenu la police. Les policiers ont demandé à Dominique et à Ali d'observer la rue avec eux pour reconnaître les bandits.

Deux jours ont passé, et les bandits n'ont pas été trouvés¹ Alors Dominique et Ali ont décidé de chercher seuls leur ami.

—J'ai un plan pour retrouver Noel, a dit Dominique.

—J'en étais sûr, Grand Chef !

—Le chien! a dit Dominique.

—Quoi?

—Eh bien, oui, le chien. Noel a oublié sa casquette, on la fera sentir au chien² et il nous conduira à Noel.

Mais le chien ne les a pas conduits à l'endroit où les bandits ont enfermé Noel.

Alors Dominique a eu une nouvelle idée. Il a pris l'auto de son père et avec Ali, qui savait conduire, ils sont allés attendre les bandits à l'endroit où le père de Noel devait leur remettre les cent mille francs.

Ils se sont cachés dans l'auto où ils avaient mis des casseroles et d'autres objets du restaurant. Les policiers étaient aussi là.

Les deux bandits, Vincent et Marceau, ont pris la valise avec l'argent. Les policiers se sont mis à les poursuivre. Marceau a été blessé à l'épaule. Pour se sauver, les bandits sont montés dans l'auto où les deux enfants étaient cachés. Quelques minutes après ils sont arrivés à l'endroit où se trouvait leur auto. Marceau dit à Vincent:

—Tu prendras notre auto et tu iras à la maison pour tuer le garçon. Moi, pendant ce temps-là, j'irai chez Max avec cette voiture.

—Max, le médecin?

—Oui, je vais lui montrer mon épaule blessée. Tu viendras chez lui avec Tony.

Notes

¹(ils) n'ont pas été trouvés — (они) не были найдены

² on la fera sentir au chien — ее дадут понюхать собаке

VI

Marceau est parti avec les deux enfants. Il roulait très lentement. Son bras blessé lui faisait mal.

Tout à coup, il a senti une main qui frappait légèrement son épaule. Il s'est arrêté et il a voulu se retourner. Mais il n'a pas eu le temps. Ali lui a donné un coup fort¹ avec une casserole. Une seconde après, Dominique lui jetait au cou une corde en nylon et Ali lui mettait sur la tête un grand chaudron²,

— Il y a un commissariat tout près d'ici, a dit Dominique. Vite, Ali!

Ali a pris la place au volant³, Dominique, debout, tenait la corde et la casserole.

La voiture s'est arrêtée devant le commissariat. Ali est entré et a dit :

— Mon camarade et moi, nous avons pris le chef des bandits qui ont enlevé Noel. Il a cent mille francs sur lui. Et maintenant son camarade va tuer Noel dans une maison, on ne sait où. Il faut faire parler⁴, le chef.

Vite... Vite...

C'est ainsi que Noel a été sauvé par les policiers et grâce à ses amis.

D'après P. Véry, *L'Enquête de Grande Chef*

Notes

¹ coup *m* fort – мощный удар

² chaudron *m* – котел

³ volant *m* – руль

⁴ faire parler – заставить говорить

Vous connaissez les aventures de Sherlock Holmes et du docteur Watson? Vous admirez l'intelligence du commissaire Maigret? Certains disent que le roman policier n'est pas une lecture intellectuelle. Pourtant on sait bien que de nombreux intellectuels aiment le roman policier parce que non seulement c'est

intéressant mats aussi un bon exercice pour l'esprit. Voulez-vous faire travailler votre esprit? Alors, lisez les histoires que l'on vous propose.

Note

mystère *m* – тайна

LA MAISON DES OBJETS QUI BOUGENT

I

Un jour, une dame dans les quarante-cinq ans et son fils vinrent chez le commissaire Maigret.

La femme, Mme Leroy, commença à raconter.

- Voilà plusieurs fois déjà que, lorsque je rentre chez moi, je constate que quelqu'un y est venu en mon absence

- Pardon. Vous vivez seule avec votre fils?

- Oui. Et j'ai d'abord pensé que c'était lui. Mais c'était pendant ses heures de travail.

Maigret considéra le jeune homme qui paraissait contrarié. Dix-sept ans sans doute. Maigre et long. Timide, en tout cas. Renfermé. Il regardait le tapis, ou n'importe quel objet dans le bureau et, quand il croyait qu'on ne le regardait pas, il jetait vite à Maigret un coup d'oeil très vif.

Il n'était pas content d'être là, c'était évident. Il n'était pas d'accord avec sa mère sur l'utilité de cette visite. Peut-être avait-il un peu honte d'elle, de son bavardage.

- Que fait votre fils ?

- Garçon coiffeur.

- Comment avez-vous la certitude qu'on est entré chez vous ?

- D'abord, cela se sent tout de suite. Rien qu'en ouvrant la porte, je pourrais dire...

- Ensuite ?

- Ensuite, de petits détails. Par exemple, la porte de l'armoire à glace, que je ne ferme jamais à clef, et que je retrouvais fermée d'un tour de clef.

- Dans votre armoire à glace il y a des objets précieux?

- Nos vêtements et notre linge, plus quelques souvenirs de famille, mais rien n'a disparu, si c'est cela que vous voulez dire. Dans la cave aussi une caisse qui avait changé de place.

- En somme, rien n'a disparu de chez vous?

- Je ne crois pas.

- Depuis combien de temps avez-vous l'impression qu'on visite votre domicile?

- Ce n'est pas une impression. C'est une certitude. Environ trois mois.

- Combien de fois, à votre avis, est-on venu?

- Peut-être dix en tout. Après la première fois on est resté longtemps, peut-être trois semaines, sans venir. Ou, alors, je ne l'ai pas remarqué. Puis deux fois coup sur coup. Puis encore trois semaines ou plus. Depuis quelques jours les visites se succèdent et avant-hier, quand il y a eu le terrible orage, j'ai trouvé des traces de pas et du mouillé sur le plancher.

- Vous ne savez pas si ce sont des traces d'homme ou de femme?

- Plutôt d'homme, mais je ne suis pas sûre.

- Savez-vous par quelle voie le ou les visiteurs pénétraient dans la maison?

- Je suppose que c'est par la porte. Je ne laisse jamais les fenêtres ouvertes.

- Vous n'avez pas vu de traces sur la serrure?

- Pas une trace.

- Bref, madame, vous ne savez pas qui vient chez vous et vous n'avez aucune idée de ce qu'on pourrait y chercher?

- Aucune. Nous avons toujours été d'honnêtes gens, et...

- Si je puis vous donner un conseil, c'est de faire changer votre serrure. On

verra bien si les mystérieuses visites continuent. Outre cela, je vous enverrai demain un de mes hommes.

- Quand viendra-t-il?

- Voulez-vous dix heures?.. Demain à dix heures. Au revoir, madame. Au revoir, jeune homme.

Quand la mère et son fils partirent, Maigret machinalement consulta sa montre. Il était sept heures et demie. Puis sa main machinalement chercha sa pipe là où elle se trouvait d'habitude. Mais cette fois elle ne s'y trouvait pas. Il chercha dans ses poches, il regarda sur la cheminée, il fit deux ou trois fois le tour du bureau, ouvrit l'armoire. Il alla dans le bureau des inspecteurs, dans le bureau de son chef. Il ne trouva sa pipe nulle part. Maigret grognait:

-Sacré gamin!

Car c'était lui, sans aucun doute, qui avait chipé sa pipe sur le bureau.

II

Le lendemain matin, Mme Leroy, bouleversée, vint au bureau du commissaire Maigret et raconta que son fils Joseph avait disparu la nuit. Maigret et l'inspecteur Lucas visitèrent toutes les pièces de Mme Leroy. Au cours de cette visite Mme Leroy parla à Maigret de M. Bleustein, son ancien locataire. Parti une fois, il n'était plus jamais revenu.

MATHILDE

Il était midi quand le commissaire Maigret et l'inspecteur Lucas quittèrent la maison de Mme Leroy. Lucas montra à Maigret un bout de papier qu'il avait découvert dans la chambre de Joseph.

C'était une lettre d'amour.

Mon cher Joseph,

Tu m'as fait de la peine, hier, en disant que je te méprisais et que je ne voulais pas être ton amie. Tu sais bien que ce n'est pas vrai et que je t'aime autant que tu m'aimes. Je suis sûre que tu seras un jour quelqu'un, Mais, je t'en prie, ne m'attends plus près du magasin. Ma patronne en a déjà parlé. Attends-moi près du métro. Je t'embrasse comme je t'aime.

Mathilde

- Ça commence toujours par une femme. Lucas, vous devez aller au salon où travaille Joseph. Ses camarades vous aideront à retrouver Mathilde. Et puis, j'ai besoin de renseignements sur ce Bleustein. Quand je pense que cet animal-là m'a chipé ma pipe... - dit Maigret.

- Vous croyez vraiment qu'on l'a enlevé, vous?

-S'il ne m'avait pas chipé ma pipe...-dit-il au lieu de répondre.

Maigret revint dans son bureau. Quelques heures après Lucas rentra et dit:

- J'ai trouvé Mathilde.

- Tu ne lui as rien dit, au moins?

- Elle ne sait même pas que je m'occupe d'elle. J'ai parlé à son patron. Je lui ai demandé de ne rien lui dire. Si vous voulez... Il est cinq heures et demie. Dans une demi-heure le magasin ferme...

Lucas montra à Maigret Mathilde à la sortie du magasin et s'en alla à la recherche des renseignements sur M. Bleustein. Maigret suivit Mathilde jusqu'à la station du métro, et l'y arrêta:

- Je suis de la police. Je voudrais vous dire deux mots, oui. Au sujet de votre ami.

- Joseph?.. Qu'est-ce qu'il a fait?

- Je ne sais pas, mademoiselle. Mais j'aimerais savoir où il se trouve en ce moment.

- Je suppose qu'il est à son travail, comme d'habitude. Mais qui vous a parlé de moi?

- Peu importe. Qu'est-ce que vous savez de Joseph? Depuis combien de temps vous connaissez-vous?

- Un peu plus de six mois.

- Où alliez-vous ensemble?

- La plupart du temps, on ne se voyait que quelques minutes dehors. Parfois il m'accompagnait en métro, jusqu'à ma station. Il nous est arrivé d'aller au cinéma le dimanche, mais c'était difficile, à cause de mes parents. Une fois, il y a un mois, nous sommes allés ensemble à la campagne, à Chelles (petit ville sur la Marne). C'était magnifique!

- De quel côté êtes-vous allés?

- Sur la Marne. Nous sommes descendus du train à Chelles et nous nous sommes promenés entre la Marne et le canal. Puis nous avons déjeuné dans une auberge.

-Vous n'êtes jamais allée chez lui en l'absence de sa mère?

- Jamais, je le jure. Mais... Joseph a fait quelque chose de mal?

- Mais non, petite demoiselle. Il a simplement disparu. Et je compte un peu sur vous, pas beaucoup, je l'avoue, pour le retrouver. Au revoir, mademoiselle.

Quand il revint dans son bureau, une fiche l'attendait.

Un nommé Bleustein Stephan, âgé de 37 ans, a été tué le 15 février 1919, dans la chambre d'un hôtel à Nice, où il était descendu quelques jours auparavant... L'enquête menée à l'époque n'avait pas permis de découvrir l'assassin. Les bagages de la victime avaient été fouillés par l'assassin et le matin la chambre était dans un désordre indescriptible.

A côté de la fiche il y avait sa photo. La date de l'assassinat correspondait avec la date de la disparition de Bleustein de la maison de Mme Leroy.

Maigret chercha une fois de plus sa pipe absente, et, ne la trouvant pas, grogna:

- Petit idiot.

Une demi-heure après, Maigret entra de nouveau dans la maison de Mme Leroy. Il lui montra une photo:

- Reconnaissez-vous cet homme, madame? - Et elle, sans hésiter, mais avec surprise:

- C'est mon ancien locataire, M. Bleustein. C'est drôle...

Sur la photo, il est habillé comme un...

- Comme un homme du monde, oui, tandis qu'il avait l'air d'un assez pauvre type quand il venait chez vous.

- Qu'est-ce que cela signifie, monsieur le commissaire? Où est cet homme? Qu'est-ce qu'il a fait?

- Il est mort... Encore une question. Vous avez fait l'inventaire de tout ce qu'il y a dans la maison pour savoir si votre fils n'a rien emporté, n'est-ce pas? Résultat?

- Rien, je vous jure. Il ne manque rien. Qu'est-ce que vous pensez? Où allez-vous?

Car Maigret s'en allait comme un homme pressé, remontait dans son taxi. Il trouva Mathilde chez elle et l'invita à le suivre.

- Où allons-nous?

- A Chelles.

- Vous croyez qu'il y est?

- Je n'en sais absolument rien, mademoiselle. Chauffeur... Passez d'abord au quai des Orfèvres.

Et la, il embarqua Lucas qui l'attendait. Il pleuvait à verse.

- Vous vous souvenez bien de Chelles, mademoiselle?

-Oh! Oui.

Est-ce que ce n'était pas son plus beau souvenir d'amour? La seule fois qu'ils s'étaient échappés de Paris, qu'ils avaient couru ensemble parmi les hautes herbes, le long de la rivière!

- Vous croyez que, malgré l'obscurité, vous pourrez nous conduire?

- Je crois bien.

- Vous m'avez dit que vous aviez déjeuné dans une auberge?

- Oui, une petite auberge, très sale.

- C'est ici? - questionna Maigret à travers la vitre, car le chauffeur s'était arrêté. C'était la gare.

- A droite, - dit la jeune fille. - Puis encore la seconde à droite, ensuite tout droit jusqu'à la rivière.

La voiture, au ralenti, suivait un mauvais chemin le long de la Marne. A un kilomètre du pont environ le taxi s'arrêta, le chauffeur annonça:

- Je ne peux pas aller plus loin.

MAIGRET SAUVE JOSEPH

Il se mit à pleuvoir. Ils sortirent de l'auto. Maigret marchait devant, Mathilde et Lucas le suivaient. Le commissaire s'arrêta.

- Tenez... On voit une lumière à gauche.

- C'est sûrement la.

- Chut! Tachez de ne pas faire de bruit.

- Vous croyez que...

Et lui, soudain contrarie:

- Je ne crois rien du tout. Je ne crois jamais rien, mademoiselle... Lucas, tu vas attendre ici avec la petite. Ne bougez que si j'appelle. Penchez-vous, Mathilde. D'ici, on aperçoit la façade. La reconnaissez-vous?

-Oui. Je jurerais.

Maigret s'éloigna et se dirigea vers la petite maison. La porte était ouverte. Maigret entra. Une lumière jaunâtre éclairait un plancher sale.

- Bonsoir, messieurs.

Il y avait là deux hommes qui bavardaient à une table de fer sur laquelle on voyait une bouteille de vin. L'un d'eux se leva et murmura:

- Bonsoir...

L'autre tournait le dos, mais ce n'était pas Joseph Leroy. Chose curieuse, malgré la visite tardive du commissaire, il ne bougeait pas. Était-ce naturel? L'homme n'avait-il pas la curiosité de se retourner pour voir qui entrait?

Maigret restait debout.

- Vous aurez une chambre pour moi, patron?

- Malheureusement non.

À quelques mètres de lui Maigret voyait le dos de l'homme, toujours immobile. Or, on venait de marcher au-dessus de sa tête, à pas furtifs. Le patron levait machinalement la tête et paraissait contrarié.

- Vous avez beaucoup de locataires en ce moment?

- Personne. À part...

Il montra l'homme, ou plutôt le dos immobile de l'homme. Et soudain Maigret eut l'intuition d'un danger sérieux et comprit qu'il fallait agir très vite, sans un faux mouvement. Il eut le temps de voir la main de l'homme sur la table qui s'approchait de la lampe. Maigret se précipita vers l'homme. Il arriva trop tard. La lampe s'était écrasée sur le sol avec un bruit de verre brisé. Maigret saisit l'homme, mais l'autre frappait pour se dégager. Ils étaient dans une obscurité totale.

Maigret frappa à son tour. Puis il sentit qu'on lui mordait la main et alors il se jeta de tout son poids sur son adversaire, et tous deux roulèrent sur le plancher.

- Lucas, - cria Maigret de toutes ses forces. - Lucas...

L'homme tait armé. Maigret sentait la forme dure d'un revolver dans la poche du veston et il s'efforçait d'empêcher une main de se glisser dans cette poche. Le patron ne bougeait pas. On ne l'entendait pas.

- Lucas...

-J'arrive, patron.

Lucas entra en courant.

- Ici, Lucas. Ta lampe électrique.

- Voilà, patron.

- Sacrébleu! Nicolas! Comme on se retrouve, hein!

- Si vous croyez que je ne vous avais pas reconnu, moi, rien qu'à votre voix.

Un coup de main, Lucas. L'animal est dangereux. Frappe fort pour le calmer.

Et Lucas frappa aussi fort qu'il put sur la tête de l'homme.

- Tes menottes. Passe! Si je m'attendais à retrouver cette sale bête ici. Là, ça y est. Tu peux te relever, Nicolas. Patron, apportez une autre lampe ou une bougie.

Le patron alla chercher une bougie.

Quelqu'un sanglotait près de la porte. Mathilde, sans doute, qui ne savait pas ce qui se passait et qui croyait peut-être que c'était avec Joseph que le commissaire...

- Entrez, mon petit. N'ayez pas peur. Je crois que c'est bientôt fini. Toi, Nicolas, assieds-toi ici et si tu as le malheur de bouger... Il posa son revolver et le revolver de son adversaire sur une table à portée de sa main. Le patron revenait avec une bougie.

- Maintenant, - lui dit Maigret, - va me chercher le jeune homme. - Et tandis qu'il faisait quelques pas vers l'escalier:

- Est-ce qu'il a une pipe, au moins?

Le patron monta l'escalier. Il frappait à une porte. On entendait des phrases.

- Ce sont des messieurs de Paris et une demoiselle. Vous pouvez ouvrir. Je vous jure que...

Maigret monta l'escalier à son tour.

- C'est moi, Joseph. Le commissaire Maigret. Vous pouvez ouvrir, jeune homme.

Une clef tourna enfin dans la serrure. Maigret poussa la porte et vit Joseph. Ses mains tremblaient, son visage exprimait la terreur.

- Il est toujours en bas? - demanda-t-il.

Et des mots en désordre, des idées qui se bouscullaient.

- Comment avez-vous pu me trouver? Qu'est-ce qu'ils vous ont dit? Qui est la demoiselle?

Où les avez-vous mis? - questionna Maigret de Faire le plus naturel du monde.

Joseph le regarda, stupéfait, comprit que le commissaire savait tout. Il chercha dans la poche de son pantalon, en tira un tout petit paquet fait de papier journal.

Le commissaire regarda machinalement ses cheveux en désordre, ses vêtements fripes, ses pieds en pantoufles.

- Ma pipe.

Cette fois le gamin eut envie de pleurer et ses lèvres tremblèrent.

-Du calme, jeune homme,-lui conseilla-t-il,-Mathilde est dans l'escalier.

Maigret fumait maintenant sa bonne pipe enfin retrouvée.

- Voyez-vous, jeune homme, si vous n'aviez pas chipé ma pipe, je crois bien qu'on aurait trouvé votre corps¹ un jour ou l'autre dans les eaux de la Marne. La pipe de Maigret, hein!

Et, ma foi, Maigret disait ces mots avec un certain orgueil. On lui avait chipé sa pipe, comme d'autres chipent le crayon d'un grand écrivain, le pinceau d'un peintre célèbre, le mouchoir ou un petit objet d'une vedette.

Cela, le commissaire l'avait compris dès le premier jour. Le jeune homme qui avait la pipe de Maigret aux dents se sentait capable de faire l'enquête lui-même, il se croyait...

- Quand avez-vous compris que c'étaient des diamants que le mystérieux visiteur venait chercher dans votre maison?

- Je ne savais pas que c'étaient des diamants. C'était sans doute quelque chose de petit, car on fouillait dans les moindres recoins, on ouvrait même de petites boîtes qui contenaient de la pharmacie.

- Dis donc, Nicolas! Hé! Nicolas!

Nicolas était assis sur une chaise, ses poings réunis par les menottes sur ses genoux.

- Quand tu as tué Bleustein, à Nice...

Pas un trait du visage de Nicolas ne bougea.

- Tu entends ce que je te dis? Qu'est-ce qu'il t'a dit, Bleustein? Que les diamants étaient dans la maison de Mme Leroy. Tu as tué Bleustein parce que tu étais sûr que tu trouverais ces diamants. Mais pas de chance! Juste à ce moment tu es arrêté pour une vieille affaire. Un vol boulevard Saint-Martin, si je ne me trompe pas? Tu es resté en prison trois ans. Une fois libre, tu es venu rôder autour de la maison. Tu avais la clef que Bleustein s'était fabriquée!.. Tu dis... Bien! Comme tu voudras.

Joseph et Mathilde regardaient Maigret avec étonnement.

- Vois-tu, Joseph, tout cela c'était du facile. Un inconnu qui vient dans une maison trois ans après que cette maison ne prenne plus de locataires... J'ai tout de suite pensé à quelqu'un qui sortait de la prison.

Maigret fumait toujours sa pipe.

- Et maintenant, Joseph, raconte-nous ce qui s'est passé pendant la fameuse nuit.

- J'étais décidé à trouver. Je pensais que c'était quelque chose de très précieux, que cela représentait une fortune...

- Tu as voulu trouver à tout prix cette nuit-là?

- Je voulais tant vivre autrement, - dit-il d'une voix basse.

- Tu es descendu, en pantoufles. Pourquoi étais-tu si sûr de trouver cette nuit-là?

- Parce que j'avais déjà fouillé dans toute la maison. Il me restait la salle à manger. - Il déclara avec orgueil:

- Et j'ai trouvé!

- Où?

- Vous avez peut-être remarqué que dans la salle à manger il y a une ancienne lampe avec des fausses bougies. Je ne sais pas comment l'idée m'est venue de démonter les bougies. Il y avait dedans des petits papiers et, dans les papiers, des objets durs.

- Un instant! Qu'est-ce que tu comptais faire en cas de réussite?

- Je ne sais pas... J'étais en train de remettre la dernière bougie à sa place lorsque j'ai senti qu'il y avait quelqu'un près de moi. J'ai d'abord pensé que c'était maman. J'ai éteint ma lampe électrique de poche. Il y avait un homme qui se rapprochait toujours, et alors je me suis précipité vers la porte et j'ai couru dans la rue. J'avais très peur. J'étais en pantoufles, sans chapeau, sans cravate. Je courais toujours et j'entendais des pas derrière moi. Je suis arrivé à la gare de l'Est parce que j'étais sûr que l'homme n'oserait pas m'attaquer là où il y a beaucoup d'agents de police. Puis l'idée m'est venue.

- L'idée de Chelles, oui! Un tendre souvenir! Ensuite?

- J'ai demandé mon billet à voix basse. Seulement je ne savais pas qui me poursuivait... A Chelles, j'ai attendu que le train soit déjà en marche pour descendre.

- Pas mal! Pas mal!

- Je me suis précipité hors de la gare. Il n'y avait personne dans les rues. Je

me suis mis à nouveau à courir. Je suis arrivé ici. J'ai tout de suite demandé une chambre, parce que je n'en pouvais plus et que j'avais hâte de cacher...

Il en tremblait encore en parlant.

- Et quand je voulais repartir pour être à la maison avant que maman....

- Nicolas est arrivé.

- Je l'ai vu par la fenêtre, qui descendait de taxi à cinq cents mètres d'ici. J'ai compris tout de suite qu'il était allé jusqu'à la station voisine, qu'il y avait pris une voiture, qu'à Chelles il avait retrouvé ma trace. Alors, je me suis enfermé à clef. Puis, quand j'ai entendu des pas dans l'escalier, j'ai tiré la commode devant la porte. J'étais sur qu'il me tuerait.

- Sans hésiter, - grogna Maigret. - Seulement, voilà, il ne voulait pas le faire en présence du patron. N'est-ce pas, Nicolas? Alors il s'est installé ici, pensant bien que tu sortirais de ta chambre à un moment donné... – Maigret caressa sa pipe, se leva et dit:

- Allons, mes enfants, en route! Au fait, Joseph, qu'est-ce que tu vas raconter à ta mère?

- Je ne sais pas. Ce sera terrible.

En sortant de l'auberge, il souffla à l'oreille de Joseph:

- Je te donnerai une autre pipe, va! Et encore plus grosse, si tu veux.

- Seulement, - répliqua le gamin, - ce ne sera pas « votre » pipe !

D'après *G. Simenon, La Pipe de Maigret*

¹Si vous n'aviez pas chipe ma pipe... on aurait trouve votre corps... – Если бы вы не стянули мою трубку ... ваше тело нашли бы ...

CADAVRE EN VACANCES

Tout a une fin, me ne les choses les plus agréables. Mes vacances françaises sont finies: j'ai passé un mois chez mes amis Girard, mais

aujourd'hui, Jacques, le plus vieux des garçons, me conduit à la gare de Lyon où je dois prendre mon train pour Rome.

Nous sommes arrivés trop tôt: j'ai toujours peur de manquer le train...

Jacques m'a installée à ma place ; en face d'un vieux monsieur qui a l'air très gentil ; nous nous disons au revoir et il descend sur le quai. Alors, je me rappelle quelque chose. Vite, je me penche par la fenêtre et je lui crie :

— Oh Jacques! surtout, n'oublie pas de t'occuper du cadavre.

— Non, non, n'aie pas peur. Ce sera fait.

Il sourit et le voilà parti.

«Voie 13. Train rapide en direction de Lyon. Départ 19 h 50.»

Un peu triste, je retourne m'asseoir et je ferme les yeux pour me rappeler ces belles journées de vacances en Bretagne, et puis Paris, où j'ai passé les quinze derniers jours.

— Mademoiselle, mademoiselle...

Un très grand agent de police est debout devant moi, l'oeil sévère.

Qu'est-ce qu'il fait là, celui-la? Le vieux monsieur me regarde lui aussi, tout étonné.

— Mademoiselle, suivez-moi, s'il vous plaît.

— Qui, moi?

— Oui, vous. Allons, dépêchez-vous!

— Mais c'est impossible, le train part dans un quart d'heure, à dix-neuf heures cinquante ...

— Eh bien, vous prendrez le suivant.

— Oh! Mais ... monsieur, non ...

— Il n'y a pas de «mais». Ne discutez pas et venez.

Il prend ma valise et descend du train. Je n'y comprends rien, mais je suis bien obligée de le suivre. Nous traversons la gare et arrivons devant une porte où est écrit le mot: «Police».

Me voici dans un petit bureau en face d'un autre agent de police, encore plus grand et plus sévère que le premier. Il me regarde avec attention avant de commencer à parler.

«Asseyez-vous, mademoiselle. Votre nom, s'il vous plaît?

—Pezzani.

—Nationalité?

—Italienne.

—Profession?

—Je suis étudiante.

—Où habitez-vous d'habitude? Que faisiez-vous à Paris? Depuis combien de temps y étiez-vous? Avec quel argent viviez-vous? Où alliez-vous?»

J'ai fait des progrès en français, mais, quand même, cet homme parle quatre fois trop vite. Et puis, pourquoi veut-il savoir tout ça?

«Alors, mademoiselle, j'attends!»

Oui, mais mon train, lui, ne m'attendra pas. A dix-neuf heures cinquante, il sera parti. Les trains français sont toujours à l'heure ...

Je regarde ma montre. Ça y est; il doit être parti. Et mes parents qui vont m'attendre à la gare. Les questions continuent:

—A quoi avez-vous employé votre temps depuis jeudi matin?

—Jeudi matin, jeudi matin, je ne sais pas, moi, je ne ...Ah, oui! je suis allée au Louvre, et, l'après-midi, au cinéma. Hier, j'ai fait mes bagages et j'ai dit au revoir à tous mes amis français.

—Connaissez-vous M-me Renaud qui habite, ou plutôt habitait, 40, rue Saint-Honoré?

—Non, je ne sais pas; mais enfin, pourquoi? Enfin, non, je ne connais pas cette dame.

—Naturellement, vous ne la connaissez pas! Vous mentez Suivez-moi. Nous allons voir si votre ami dit la même chose que vous.

Mon ami, quel ami? Cet homme doit être fou. Bien sûr, les Girard habitent rue Saint-Honoré, mais elle est longue, cette rue. En quinze jours, je n'ai pas eu le temps de connaître tous les habitants du quartier!

Nous entrons dans un autre bureau et je vois Jacques, assis sur une chaise devant un autre agent. Je n'ose rien dire à Jacques. C'est mon agent qui parle le premier.

Bien sûr, ils ont raconté les mêmes histoires. Mais personne n'a vu cette vieille dame depuis jeudi soir et ces deux-là ont tué quelqu'un!

—Je vous défends de dire une chose pareille.

—Alors, pouvez-vous m'expliquer pourquoi mademoiselle vous a dit avant de partir: « N'oublie pas de t'occuper du cadavre? » C'est bien ce qu'elle a dit, n'est-ce pas? Un voyageur sur le quai l'a entendu et il est venu nous le raconter.

Jacques et moi, nous nous regardons et nous éclatons de rire.

Ah, ah, ah!

—Ah, c'était donc ça!

—Oh, ce que c'est drôle, cette histoire!

—Ah, ah, ah !

Les agents ont l'air très en colère. Jacques sort alors un petit livre jaune de sa poche. Sur la couverture, on peut lire: *Cadavre en vacances*. C'est un livre qu'une amie française m'avait prêté. Je n'avais pas eu le temps de le lui rendre: Jacques devait le faire pour moi et j'avais peur qu'il n'oublie. Tout s'explique. Les deux agents sont un peu rouges. Il semble bien qu'ils se sont trompés ...

—A11ô! Bon ... très bien, oui ... d'accord. La prochaine fois, faites attention à ce que vous dites, hein? Allez, au revoir.

C'est mon agent qui a répondu au téléphone. Il est de plus en plus rouge.

—Tout va bien, la vieille dame est retrouvée. Mademoiselle, monsieur, vous êtes libres. Excusez-nous.

Nous nous quittons bons amis.

Une deuxième fois, Jacques me conduit à ma place. Il m'achète des bonbons et des journaux, me dit au revoir, descend sur le quai.

« Voie 7. Express 609 Paris-Naples. Fermez les portières. Attention au départ. »

—A bientôt, Jacques, merci... et surtout, n'oublie pas de t'en occuper !

D'après C. Dumas

JOYEUX ANNIVERSAIRE

Je ne dors plus, mais je ne suis pas encore réveillée. Dans mon demi-sommeil, je pense qu'une belle, une très belle journée m'attend: c'est le jour de mon anniversaire! Tout le monde va penser à moi: «Bon anniversaire! Joyeux anniversaire, Elisabeth! Et Ton va m'offrir beaucoup de cadeaux. La vie est belle. J'espère que maman a compris ce que je voulais dire, il y a quatre jours. Nous étions devant la vitrine d'un magasin. Il y avait là une robe rouge, mais quelle robe!

—Regarde, maman, cette robe.

—La bleue?

—Mais non, la rouge, celle qui est au milieu.

—Oui, elle est belle!

—Elle m'ira bien, j'en suis sûre.

— Tu as vu le prix: 390 francs, c'est cher!

Nous sommes parties, mais maman a bien compris. Cette robe sera un cadeau magnifique pour mon anniversaire. Et c'est aujourd'hui ...

Et Martine, ma meilleure amie, qu'est-ce qu'elle va m'offrir? Un disque, un livre, des chocolats?

Vraiment, la vie est belle.

Je descends à la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. Mes frères, Charles et René, sont déjà partis en classe. Ils ont certainement laissé un mot pour moi. Mais non, rien . . . rien sur la table, ces garçons n'ont pas pensé à moi ...

Dans la salle de bains, papa chante. Il chante faux, comme d'habitude. Heureusement, le bruit de l'eau est aussi fort que sa voix. Je lui dis: «Bonjour.» Il répond: «Bonjour, Elisabeth. Lui non plus, ne parle pas de mon anniversaire.

Je frappe à la porte de la chambre de maman. Elle me reçoit avec son sourire de tous les jours. Elle me demande de prendre le saucisson qu'elle a commandé pour le déjeuner. Du saucisson pour mon anniversaire! Maman sait bien que je n'aime pas beaucoup le saucisson, que je ne l'aime même pas du tout.

«Dépêche-toi, tu vas être en retard en classe!»

Je sors de la chambre, triste, très triste.

Mes frères oublient mon anniversaire, mon père n'y pense pas, cela ne m'étonne pas trop. Mais maman! Je pense à cela en allant au lycée. Là, Martine a pensé à moi. Là voilà justement qui traverse la cour. Elle vient vers moi.

«Dis donc, Elisabeth, est-ce que tu as su faire le problème? J'ai cherché hier soir pendant deux heures. Je n'ai rien compris. Je vais encore avoir 2 ou 3.»

Il est l'heure d'entrer en classe. Je laisse vite Martine pour ne pas lui répondre. J'ai envie de pleurer. M-me Terrieu, notre professeur, ouvre son livre de géographie. Elle commence une nouvelle leçon sur les montagnes de l'Espagne . . .

Non, vraiment, la vie est trop triste,

Personne ne pense à moi. Personne ne pense à me souhaiter mon

anniversaire. Je n'ai plus qu'à mourir. Et je vois mon enterrement. Maman pleure, papa ne dit rien. Martine a un mouchoir sur les yeux et Ton dit: «Que c'est triste, mourir le jour de ses seize ans . . . Et tout à coup!»

«Elisabeth, eh bien, Elisabeth, vous dormez?»

Je saute sur ma chaise.

Mon Dieu! Qu'est-ce que M-me Terrieu vient de me demander?

De quoi parlait-elle déjà? Ah, oui, des montagnes de l'Espagne.

Je réponds n'importe quoi sur la Castille que j'ai vue cet été, en vacances.

Mme Terrieu rie me quitte pas des yeux.

«Elisabeth, je vous rappelle que nous sommes le 18 novembre et que l'interrogation écrite de géographie a lieu dans huit jours. Il faut faire un peu plus attention.

Qu'a-t-elle dit? Nous sommes le 18 novembre . . . Alors, mais alors, c'est seulement demain mon anniversaire!

Demain, tout le monde m'aimera, tout le monde m'embrassera, tout le monde me dira: «Joyeux anniversaire!

Quels beaux cadeaux je vais recevoir! La vie est belle.

D'après C. Dugers

DEUX AMIS

I

Paris était bloqué, affamé et râlant¹. Il n'y avait presque pas de moineaux² sur les toits. On mangeait n'importe quoi³.

Monsieur Morissot se promenait par un clair matin de janvier le long des boulevards quand il a vu s'approcher un homme qu'il a reconnu tout de suite. C'était monsieur Sauvage, un vieil ami.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait de bonne heure à la pêche.

Chaque matin, il rencontrait là un petit homme gros et gai, M. Sauvage, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne⁴ à la main, et ils étaient devenus amis.

Il y avait des jours où ils ne parlaient pas, mais ils se comprenaient admirablement sans rien dire. Ils restaient des heures entières au bord de l'eau, ils admiraient le paysage, le soleil couchant et ils étaient heureux. L'un d'eux disait parfois: « Quel spectacle! » Et l'autre répondait sans quitter des yeux sa ligne. « C'est mieux que le boulevard, hein? »

Notes

¹bloqué, affamé, râlant – блокированный, изголодавшийся, задыхающийся

²moineau *m* – воробей

³On mangeait n'importe quoi. – Ели все подряд.

⁴ligne *f* – удочка

II

M. Morissot et M. Sauvage se sont serrés la main énergiquement. Ils étaient très émus de se rencontrer ainsi. M. Sauvage a dit: « En voilà des événements! » Morissot, très triste, a remarqué: « Et quel temps! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année. »

Le ciel était vraiment tout bleu et plein de lumière. Ils se sont mis à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot a continué: « Et la pêche? Hein! Quel bon souvenir! »

Ils sont entrés dans un petit café et ont bu ensemble une tasse de café, puis ils se sont remis à se promener sur les trottoirs. Il faisait beau. Un vent frais leur caressait le visage. M. Sauvage s'est arrêté et a dit:

- Si on y allait ?¹

- Où ça?
- A la pêche, donc.
- Mais où?
- Mais à notre île. Les avant-postes² français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin, on nous laissera passer facilement³.

Morissot a pris cette idée avec joie: « C'est dit ». Et ils sont allés prendre leurs instruments.

Notes

¹Si on y allait? – А что, если нам пойти туда?

²avant-postes *m pl* – военный форпост (сторожевое охранение)

³on nous laissera passer facilement – нас легко пропустят

III

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grande route. Puis ils ont gagné la villa qu'occupait le colonel. Il leur a donné un laissez-passer¹.

Bientôt, ils ont passé les avant-postes et se sont trouvés au bord de la Seine. Il était onze heures.

En face le village d'Argenteuil semblait mort. La grande plaine était vide, toute vide, avec ses arbres nus et ses terres grises.

M. Sauvage a montré du doigt les petits monts qui s'élevaient au loin. Les Prussiens sont là-haut! Les deux amis ont senti une peur les saisir.

Les Prussiens! Ils ne les avaient jamais vus, mais ils les sentaient là depuis des mois. Ils étaient autour de Paris, ils ruinaient² la France, ils tuaient les enfants. Les amis pensaient aux Prussiens avec haine et terreur³.

Morissot dit:

- Hein! Si nous allions en rencontrer?

M. Sauvage a répondu avec cette gaieté qui caractérise si bien les Parisiens: «Nous leur offrirons une friture!⁴»

Ils ont tendu l'oreille. Tout était calme. Les amis se sont installés dans les buissons et se sont mis à pêcher. M. Sauvage a pris le premier poisson. M. Morissot a attrapé le second. Puis vient le troisième, le quatrième, le cinquième...

C'était vraiment une pêche merveilleuse.

Ils mettaient les poissons dans un filet et une joie délicieuse les saisissait.

Ils n'écoutaient plus rien, ils ne pensaient plus à rien: ils pêchaient.

Notes

¹laissez-passer *m* - пропуск

²ils ruinaient – они разоряли

³terreur *f* – ужас

⁴Nous leur offrirons une friture! – Мы им предложим жареной рыбы!

IV

Tout à coup les amis ont senti qu'on marchait derrière eux. Ils se sont retournés et ont aperçu quatre hommes, quatre grands hommes armés.

Les deux lignes sont tombées de leurs mains et se sont mis à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils ont été saisis, attachés, emportés et passés dans l'île.

Derrière la maison ils ont aperçu des soldats allemands. Un officier leur a demandé en bon français : « Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche ? »

Alors un soldat a mis aux pieds de l'officier le filet plein de poissons. Le Prussien a souri : « Eh ! eh ! je vois que ça n'était pas mal. Mais écoutez-moi. Pour moi vous êtes deux espions¹. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher² pour mieux cacher vos projets. Vous êtes tombés entre nos mains, c'est la guerre. Mais vous êtes sortis par les avant-postes et vous devez

savoir le mot d'ordre³ pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et vous êtes libres. »

Les deux amis, très pâles, côte à côte, se taisaient. L'officier a continué : « Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez. »

Ils restaient immobiles sans ouvrir la bouche.

Le Prussien, toujours calme, a montré la rivière : « Pensez, que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes ! Vous avez sans doute des parents ? »

Notes

¹ espion m – шпион

² vous faisiez semblant de pêcher – вы делали вид, что занимаетесь рыбной ловлей

³ mot d'ordre – пароль

V

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand a donné des ordres dans sa langue. Puis il a changé sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers, et douze hommes sont venus se placer à vingt pas, le fusil au pied.

L'officier a dit : « Je vous donne une minute, pas deux seconde de plus. »

Puis il s'est levé, s'est approché des deux Français, a pris Morissot sous le bras, l'a entraîné¹ plus loin, lui a dit à voix basse : « Vite, ce mot d'ordre ? Votre camarade ne saura rien. » Morissot n'a rien répondu.

Le Prussien a entraîné alors M. Sauvage et lui a posé la même question. M. Sauvage n'a pas répondu. Ils se sont retrouvés côte à côte.

Et l'officier s'est mis à commander. Les soldats ont élevé leurs armes.

Alors le regard de Morissot est tombé sur le filet plein de poissons qu'un

rayon de soleil faisait briller dans l'herbe. Ses yeux se sont remplis de larmes. Il a dit : - Adieu, monsieur Sauvage.

M. Sauvage a répondu :

- Adieu, monsieur Morissot.

Ils se sont serrés la main.

L'officier a crié : « Feu ! » Douze coups sont partis à la fois.

M. Sauvage est tombé sur le nez. Morissot, plus grand, est tombé sur son camarade, le visage au ciel.

L'Allemand a donné de nouveaux ordres. Ses hommes ont apporté des cordes et des pierres, qu'ils ont attaché aux pieds des deux morts, puis ils les ont portés sur la rive. Deux soldats ont pris Morissot par la tête et par les jambes ; deux autres ont saisi M. Sauvage. Les corps ont été lancés au loin et ont plongé debout dans le fleuve².

D'après *Guy de Maupassant*

¹(il) ... l'a entraîné – (он) ... его оттащил

² Les corps ont été lancés au loin et ont plongé debout dans le fleuve.- Тела забросили подальше в реку, о они камнем пошли на дно.

VICTOIRE D'EQUIPE

Depuis trois mois déjà, Hervé n'était plus qu'un corps sans mouvement et Jean, qui venait le voir tous les jours, était malheureux chaque fois, de trouver son ami sans force et sans courage devant la maladie. Le médecin expliquait: «Hervé pourrait marcher s'il le voulait; l'attaque de polio n'est pas très forte, mais il faut, pour guérir, apprendre à nouveau tous les mouvements, les plus simples pour commencer, les autres après. Cela, Hervé ne voulait pas le faire et

ses pauvres parents avaient peur de le lui demander. Il n'espéraient plus qu'une seule chose: que Jean aide son ami . . . Jean ne croyait pas au succès. Ou plutôt il ne savait pas comment commencer.

Pour Hervé, sa maladie était une affaire terminée contre laquelle on ne pouvait rien: il était invalide et il le resterait. Alors, dans les moments terribles Jean baissait la tête et ne pouvait plus rien dire. Il attendait.

Un jour, il a dit à Hervé:

—Il fait beau aujourd'hui. Tu ne veux pas prendre un peu de mouvement?

—Tu es toujours aussi bête, a répondu Hervé.

—Pas si bête que ça, a dit Jean. Tu aimais le sport, tu n'étais jamais fatigué quand il fallait gagner. Pourquoi maintenant as-tu changé? Avec les mêmes efforts, tu peux sortir de la maladie, j'en suis sûr.

—C'est vite dit, a répondu Hervé. Et si tu étais à ma place? Parlons d'autre chose, s'il te plaît.

Jean, une nouvelle fois, ne savait pas comment faire et, sans trop penser, il a répondu simplement:

—Rien n'est impossible!

Hervé, rouge de colère, s'est assis sur son lit en s'aidant des mains.

—Si c'est vrai, Jean, explique-moi pourquoi tu es toujours si mauvais en mathématiques.

Jean, aussi en colère qu'Hervé, voulait répondre tout de suite, mais il n'a rien dit et une minute après, s'est mis à rire:

—Tu as raison. Si je ne fais rien en mathématiques, c'est ma faute, mais toi, tu as tort aussi: si tu passes ta journée dans ton lit ou sur une chaise longue, c'est en partie ta faute. Donc, essayons l'un et l'autre de nous en sortir. Et je serais curieux de savoir qui est celui qui arrivera à s'en sortir le premier? Es-tu d'accord?

— D'accord, dit Hervé, en essayant de sourire.

Il était sur que Jean, qui détestait les mathématiques, ne pourrait pas faire de grands progrès et il se sentait très tranquille. Et Jean; lui, se demandait si Hervé pouvait enfin, faire quelques efforts.

Pendant quelques mois, les deux amis se rencontraient, ils se parlaient aussi, mais ils ne pouvaient pas poser les questions qu'ils avaient sur les lèvres: l'autre, faisait-il des progrès? Se souvenait-il de sa promesse? Ils se regardaient sans en être sûrs.

Hervé ne savait pas que son ami Jean ne perdait plus son temps en classe de mathématiques, faisait avec soin ses devoirs et redemandait même des explications au professeur qui était étonné mais content. Et Jean ne pouvait pas penser qu'Hervé, pendant les heures où il était seul, refaisait dix fois de suite, en comptant à voix basse pour se donner du courage, les mouvements les plus simples et les plus faciles. L'un et l'autre se cachaient depuis plusieurs mois leurs efforts quand, un jeudi après-midi, Jean a ouvert la porte de la chambre d'Hervé et s'est arrêté.

— J'ai une grande nouvelle pour toi! Essaie de trouver. Hervé a souri:

— Dis-la-moi, ça ira plus vite!

— Eh bien, je suis second en maths avec 17. Tu es content?

— Tu as gagné, bien sûr, mais attends!

Jean a vu Hervé chercher avec la main ses béquilles, les prendre et se lever lentement, difficilement. Tout étonné, Jean ne pouvait bouger. Hervé l'a regardé dans les yeux et a commencé à marcher vers lui.

— Reste où tu es, a-t-il commandé.

Plusieurs fois, Jean avait envie de l'aider. Hervé penchait à droite, à gauche, prêt à tomber; mais son regard ne quittait pas celui de son ami et Jean ne voulait pas avoir l'air de plaindre Hervé. Le malade avançait, c'était là la chose étonnante.

Au bout d'un long chemin, il est tombé entre les bras de Jean; il a laissé les béquilles dans un mouvement de victoire et Jean l'a reçu avec joie. Le garçon respirait avec bruit.

— Bien sur, a-t-il dit après un moment, mes progrès ne sont pas aussi extraordinaires que les tiens, mais enfin...

— Ils le sont beaucoup plus, a répondu Jean.

Et, passant ses bras autour de son ami, il l'a porté vers le fauteuil, et l'a aidé à bien s'asseoir.

- Belle victoire d'équipe, n'est-ce pas ? a-t-il dit en riant.

Fatigué mais heureux, Hervé a fait à son ami un grand sourire.

D'après *A. Guilhem*

LA DAME DANS LE METRO

A la station «Odéon» Cécile monte dans le métro. Il y a beaucoup de monde. A côté d'elle, une grosse dame aux cheveux blancs regarde une autre dame, debout elle aussi, et dit:

— C'est malheureux tout de même! Aujourd'hui les jeunes gens ne savent plus donner leur place!

— Ah, c'est bien vrai.

— Regardez ce garçon aux cheveux longs, assis là-bas et en train de lire. A son âge on peut bien rester debout quand il y a du monde, vous ne croyez pas?

— Oh! Oui alors. Et, bien sûr, il ne lève pas le nez de son livre pour ne pas nous voir. Cécile se retourne et elle a, tout à coup, très envie de rire: le jeune homme assis qui lit son livre, c'est son frère Jœl!

A ce moment-là, le métro s'arrête à la station «La Motte-Piquet». La grosse dame descend. Cécile et Jœl descendent aussi. Jœl aperçoit sa soeur.

—Ah! Tu es là, Cécile! Tu sais, je viens de lire un livre extraordinaire, très intéressant! Je t'ai fini. Je peux te le prêter.

—Ce livre est sûrement très intéressant. Quand on le lit, on n'entend plus rien, on ne voit plus rien.

—Pourquoi dis-tu ça?

Cécile raconte à Joël l'histoire de la vieille dame. Un peu après le frère et la soeur arrivent devant leur maison.

—Oh! Regarde, Joël, la voilà!

—Voilà qui?

—La grosse dame du métro. Oh! Regarde Joël, elle entre chez nous!

—Ce n'est pas possible!

—Mais si, maman m'a dit ce matin: «Une de mes vieilles amies doit venir dîner ce soir ». C'est sûrement elle!

—Des histoires comme ça, ça n'arrive qu'à moi.

—Elle ne va pas peut-être te reconnaître. Vite, maman nous appelle!

Très heureuse, la mère présente ses enfants.

—Louise! Voici mes enfants: Cécile 19 ans...

—Enchantée, madame.

—Et Joël, 17 ans.

—Bonjour, madame. Euh ... enchante, madame...

—Tes enfants sont vraiment charmants. Ah! Ils ne sont pas comme les enfants d'aujourd'hui. Tiens, tout à l'heure, dans le métro, je suis restée debout tout le temps... pendant qu'un jeune homme dormait tranquillement.

—Oh, il lisait peut-être un livre très intéressant ?

—Voyons, Cécile, ce n'est pas une raison pour laisser une dame debout !

La grosse dame regarde Cécile et Joël et elle sourit. Elle n'a pas l'air de reconnaître Joël. Mais sait-on jamais ...

D'après *Les récits pour les jeunes*

UNE PETITE FAUTE

En quittant son bureau, Georges Delage est content: le moment qu'il a préparé et attendu pendant six longues années est enfin arrivé.

Dans sa serviette, il emporte 600 000 francs en billets, n'a pas été difficile pour lui de les voler: employé discipliné, il venait toujours à l'heure, il était aimé de ses directeurs. Georges Delage devait payer tous les ouvriers de l'usine à la fin de chaque mois. Aujourd'hui, 30 avril, les ouvriers ne seront pas payés à l'heure, mais Georges Delage ne sera jamais puni pour ce vol... Dans quelques minutes, il aura disparu. La police pourra le chercher, les journaux pourront montrer sa photo à tout le monde: dans quelques minutes il n'y aura plus de Georges Delage!

Sans se dépêcher, l'homme descend l'escalier du métro. Il y a beaucoup de monde, personne ne fait attention à lui. Il entre dans le cabinet de toilette et commence à faire disparaître le personnage imaginé par lui, il y a six ans.

Georges Delage était un homme grand et mince, avec les dents et les doigts jaunes de tabac, des cheveux blonds, des lunettes, une jambe plus courte que l'autre. Tranquillement, l'homme enlève ses faux cheveux blonds, ses lunettes, ses dents jaunes, le morceau de caoutchouc mis dans sa chaussure droite (pour grandir une de ses jambes). Il range toutes ces choses dans un paquet qu'il mettra tout à l'heure à la poste. Il lave avec soin les taches de tabac sur ses doigts, met dans sa bouche vide de belles dents bien blanches. Il retourne son manteau qui est gris d'un côté et bleu de l'autre et sur sa tête nue, il pose un chapeau.

Et voilà! Georges Delage est mort. Un sourire aux lèvres, Philippe Ledoux se regarde dans la glace. Il ne se reconnaît plus! Tout va bien. Il prend le métro, descend à Saint-Lazare. Dans une rue, tout près, il y a un

bureau de poste. Philippe Ledoux envoie son paquet à Philippe Ledoux, en Normandie, dans le petit village où il va pouvoir maintenant vivre tranquillement, sans travailler. Puis, il prend un taxi pour aller au garage où - deux jours plus tôt - il a loué une voiture, déjà habillé en Philippe Ledoux,

La jeune fille de garage se rappelle très bien et le reconnaît tout de suite:

—Bonjour, monsieur Ledoux, on va sortir votre voiture. En attendant, si vous le voulez bien, il y a quelques papiers à signer.

—Mais bien sûr.

—Voilà. Nom. Adresse. Numéro de permis de conduire. Très bien, mettez votre signature, s'il vous plaît. La, en bas ...

M. Ledoux signe, monte dans la voiture.

—Merci beaucoup, mademoiselle, au revoir.

Trois heures plus tard, sorti de Paris, il chante gaiement conduisant. Près de lui, sa grosse serviette remplie de billets; le ciel est bleu, il fait doux, c'est le printemps, quelle belle journée!

Mais qu'est-ce que c'est? Une voiture noire le suit depuis plusieurs kilomètres. La police? Non, ce n'est pas possible. Il a tout arrangé, pensé à chaque petite chose, pourquoi la police le suivrait-elle?

Tout à coup, la voiture noire va plus vite, roule quelques secondes à côté de lui, passe devant. Il doit s'arrêter. Vos papiers, s'il vous plaît. Police!

C'est fini ... Tout de suite, M. Ledoux comprend qu'il a perdu. Il monte dans la voiture noire ... repart vers Paris. Au revoir le printemps, au revoir la Normandie! Tristement, il regarde par la vitre: le ciel lui paraît gris maintenant. Il a même un peu froid ...

Mais que s'est-il passé? Comment l'ont-ils retrouvé? Quelle faute a-t-il faite? Il cherche, mais ne trouve pas.

Alors, il se tourne vers l'un des policiers:

— Dites-moi, je voudrais vous poser une question, une seule. Où et quand ai-je fait la petite faute qui vous a permis de me retrouver?

— Quand vous avez signé les papiers pour la voiture louée, vous avez signé Georges Delage. La jeune fille du garage a lu les journaux qui parlaient du vol: elle a tout compris. C'est elle qui nous a téléphoné.

Philippe Ledoux pleure de colère. Ainsi, ce tout petit employé qu'il a lui-même créé, lui si intelligent, ainsi ce petit employé a été plus fort que lui!

Pendant six ans, au bureau, il a signé Georges Delage. Par habitude, il l'a fait encore une fois, une seule fois de trop...

D'après A. Stuart

Contenu

1.	Le vent.....	C. 3
2.	La petite souris et ses amis.....	C. 4
3.	Le ballon rouge.....	C. 7
4.	Les deux étoiles.....	C. 11
5.	Qui a le coeur courageux.....	C. 13
6.	L'enquete de grand chef.....	C. 16
7.	La maison des objets qui bougent.....	C. 23
8.	Mathilde.....	C. 26
9.	Maigret sauve Joseph.....	C. 29
10.	Cadavre en vacances.....	C. 36
11.	Joyeux anniversaire.....	C. 39
13.	Deux amis.....	C. 41
14.	Victoire d'equipe.....	C. 46
15.	La dame dans le metro.....	C. 49
15.	Une petite faute.....	C. 51

Лицензия ПД № 18-0062 от 20.12.2000

Подписано к печати			Формат 60x90 1/16
Печ.л.	Тираж	экз.	Заказ
Цена договорная			Печать офсетная

Типография ФГБОУ ВПО «НГЛУ»
603155, г. Нижний Новгород, ул. Минина 31а